

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 septembre 1780

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 septembre 1780, 1780-09-15

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1203>

Informations sur le contenu de la lettre

Incipit L'intérêt que Votre Majesté veut bien prendre...

Résumé N'est qu'un « pauvre géomètre littérateur ». Maladies, ennui. Monument de Volt. à Berlin et de Raphaël à Rome. Le buste [de Volt.] est presque fini, demande s'il faut en faire un autre. Tassaert. Raison et justice outragées en France. Il n'y est retenu que « par l'extrême danger de changer de place ».

Justification de la datation Non renseigné

Numéro inventaire 80.47

Identifiant 924

NumPappas 1815

Présentation

Sous-titre 1815

Date 1780-09-15

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné

Publication de la lettrePreuss XXV, n° 223, p. 160-162

Lieu d'expéditionParis

DestinataireFrédéric II

Lieu de destinationPotsdam

Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais

Sourceimpr., « Paris »

Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné

Auteur(s) de l'analyseNon renseigné

Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Prem. XV, 223, pp. 160-162
15 septembre 1780 D'Alembert à Frédéric II

Pages 18/15
Inv. 924

160

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

au beau siècle de Louis XIV. Nous entrons dans le siècle de Plin, des Sénèque et des Quintilien. On quitte le monde au moins de regret en temps de stérilité qu'en temps d'abondance ce qui doit rendre nos derniers moments moins désagréables parce que nous ne sommes plus attachés à ce dont il faudra nous séparer. Suivez donc mon conseil, mon cher Anaxagoras: ornmez votre front de roses, divertissez-vous, et abandonnez vous à votre destin; je souhaite qu'il soit heureux, et que votre santé se conserve. Sur ce, etc.

223. DE D'ALEMBERT.

Paris, 15 septembre 1780.

Sire,

L'intérêt que Votre Majesté veut bien prendre à ma triste situation physique et morale me pénètre jusqu'au fond du cœur. Ses bontés pour moi, dont j'éprouve les effets depuis si longtemps sont exprimées avec tant de sensibilité dans la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, que je n'ai plus. Sur qu'un regret et qu'une crainte : c'est de vous avoir entretenus trop longtemps de mes maux, au milieu des grandes et importantes affaires qui vous occupent. Une seule chose peut excuser mon indiscret : c'est que les bontés de V. M. sont à priser ma seule consolation et ma seule ressource. Elle vient bien me proposer son exemple à suivre: elle m'exhorte à imiter sa gai

Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux-arts, sacré vallen!
Et vous, Virgile et Cicéron,
Vous irez avec lui sous terre;

enfin, dans celle du 28 (27) décembre 1771. « Vous êtes le dernier rejeton du siècle de Louis XIV, et si nous vous perdons, il ne reste en vérité rien de valant dans l'literature de toute l'Europe. Je souhaite que vous m'enterriez aussi, après votre mort, nihil est. » Voyez t. XXIII, p. 227, 255, 271, et 301, avec aussi ci-dessous, p. 33.

et sa philosophie, malgré la vieillesse qui affaiblit ses organes, et les chagrins qu'elle éprouve sur le trône. Je sais, Sire, qu'aucune classe de l'espèce humaine n'est exempte de souffrir; mais je sais aussi qu'il est des êtres privilégiés, tels que V. M., à qui la nature et la destinée offrent des dédommages refusés aux autres hommes. Je ne suis, Sire, qu'un pauvre géomètre littérateur, tant bon que mauvais, qui souffre à la fois et de ses reins, et de son estomac, et du dépérissement de ses facultés corporelles et intellectuelles, et de l'impossibilité où il se trouve de charmer ses ennuis par le travail. Je n'ai l'avantage d'être, pour ma consolation, ni le plus grand capitaine, ni le plus grand roi, ni le plus grand et le plus vrai philosophe de ce siècle, ni le protecteur de l'Allemagne, ni le réformateur de la justice, ni enfin l'exemple des souverains et des gens de lettres. Avec ces adoucissements, Sire, on peut supporter la vie, qui, pour un être si que moi, est tantôt douloureuse, tantôt insipide, et jamais agréable.

Mais je m'aperçois, Sire, et je m'en aperçois bien tard, que j'ai presque fait envier que vous parler de moi, dont je ne vous avais déjà parlé que trop dans ma dernière lettre. J'en demande très-humblement pardon à V. M., et je passe à un objet qui l'intéresse davantage, et moi aussi, à ce grand homme dont V. M. a si éloquemment et si dignement honoré la mémoire. Vous pensez, Sire, que la forme de l'église de Berlin ne se prête guère au monument que j'ai eu l'honneur de vous proposer. Permettez-moi de vous faire observer que cette église est construite, dit-on, dans la manière du Panthéon de Rome, autrement dit, par un heureux changement de nom, Notre-Dame de Rotonde; or Raphaël est enterré dans cette église, et on lui a élevé un monument dont V. M. pourrait aisément se faire donner la forme et les dimensions. Elle pourrait alors en éléver un second à Berlin, au Raphaël de la littérature française, et ce serait, je semble, pour cette église une beauté de plus, et pour V. M., protectrice du génie, même après sa mort, un nouveau monument de grandeur et de gloire.

En attendant, Sire, ce monument si précieux pour les lettres et pour la philosophie, dont j'ose encore ne pas désespérer, ou

162 I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

travaille sérieusement et sans délai au buste de marbre, tel que V. M. l'a ordonné, coiffé à la française, et de la plus parfaite ressemblance. Je ne sais si V. M. destine ce buste à son cabinet ou à l'Académie. Si elle en veut un second, je la prie de voudre bien me donner sur cela ses ordres. Elle pourrait au reste se contenter de l'original pour l'avoir dans son cabinet, comme il m'a paru que c'était d'abord son intention, et faire faire ensuite à Berlin, par son sculpteur Tassaert, une copie bien exacte de ce buste pour l'Académie. Quoi qu'il en soit, dès que l'ouvrage sera fini, et je compte qu'il le sera bientôt, j'aurai l'honneur d'en donner avis à V. M., et de prendre les moyens les plus sûrs et les plus prompts pour le lui faire parvenir.

Ma santé, à laquelle V. M. veut bien prendre assez d'intérêt pour m'en demander quelque détail, est en ce moment meilleure depuis la cessation des chaleurs affreuses et opiniâtres que nous avons essayées pendant un mois. Mais elle est en général si incertaine et si chancelante, que je ne puis et n'ose plus former de projets de voyage. Je me vois réduit à végéter et à languir dans un malheureux pays où les lettres sont plus avilies, plus opprimées et plus persécutées que jamais, où les prêtres sont méprisés et puissants, où le génie est outragé de son vivant et après sa mort, où, en un mot, rien ne peut me retenir aujourd'hui que l'extrême danger de changer de place. Que j'aurais, Sire, de la consolation et de plaisir même à verser dans le sein de V. M. toutes mes peines, et tout le détail des maux qu'on fait souffrir en France à la raison et à la justice! de la supplie du moins de vouloir bien me conserver toujours ces mêmes bontés qui ont fait si longtemps ma gloire et mon bonheur, et qui font aujourd'hui mon seul dédommagement et ma seule ressource.

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.